

Celestin Freinet *disparait*

Emissions à la radio, articles dans la grande presse... La France découvre un grand pédagogue, va-t-on parler de Freinet ?

Le fait serait nouveau : l'imprimerie à l'école date de 1924, le premier Congrès (Tours) a eu lieu en 1927, mais en 1945, R. Hubert dans son gros *Traité de Pédagogie Générale*, consacre à la pédagogie de Freinet 27 lignes sur 687 pages ; en 1955, pour Wall, Education et Santé Mentale (UNESCO) Freinet n'existe pas plus que Makarenko. Cette ignorance n'est pas un fait de hasard.

Mais il est possible qu'on « découvre » Freinet, qu'on apporte autant de soin à faire parler Freinet mort qu'on en a apporté à faire taire Freinet vivant, que la pédagogie Freinet apparaisse au programme des Ecoles Normales : « Expliquez et commentez ces paroles de Freinet... » Déjà, au printemps 1966, en un très officiel colloque, on évoquait « Saint Freinet ». Il est possible que l'Olympe accommode et s'accommode d'un Freinet béatifié, que l'instituteur de Vence se dissolve dans l'océan de bulles d'air de l'officielle Pédagogie.

Ingénu, madré, utopiste, astucieux commerçant, dangereux révolutionnaire, communiste, réactionnaire petit bourgeois individualiste que n'a-t-on pas dit d'un homme qui, en avance sur l'opinion publique, dérangeait le désordre établi ? Peut-être ne parlera-t-on que de Freinet l'inoffensif : « Toute recherche présente met en péril l'ordre ».

C'est en 1924 qu'il convenait de donner au misérable instituteur de Bar-sur-Loup, les moyens de s'exprimer et de faire connaître sa découverte, c'est en 1933 qu'il fallait aider le « courageux novateur » de Saint-Paul-de-Vence, « exécuté » par une administration et des pédagogues dont on apprécie à posteriori la compétence et le courage.

Il faut savoir que Freinet, blessé de guerre, n'avait pu supporter l'atmosphère traditionnelle de la classe de Bar-sur-Loup où il avait été nommé en 1920. En 1923, il visite les écoles de Hambourg et prend contact avec la pédagogie libertaire. En 1924, il entend, au Congrès de la Ligne Internationale pour l'Education Nouvelle, Ferrière, Claparède, Bovet, Cousinet. Mais sa classe convient mal à l'application des principes de l'Ecole Active, adaptée à la bourgeoisie genevoise.

A la rentrée, il a l'idée géniale d'employer l'imprimerie : la pensée de l'enfant et le travail scolaire sont désormais liés. La première correspondance avec Daniel de Tregunc (Finistère) ouvre de nouvelles perspectives.

Le film « L'Ecole Buissonnière » donne une idée atténuée des difficultés qui assaillent l'instituteur qui prétend innover. Freinet a créé la Coopérative de l'Enseignement Laïc qui fabrique et vend le matériel d'imprimerie. Un mouvement est né, avec une revue, des Congrès. En 1933, à Saint-Paul-de-Vence, une campagne d'agitation est lancée contre le mauvais maître. Le 21 juin, Freinet est, par ordre préfectoral, déplacé d'office, « dans l'intérêt même de l'école laïque », puis l'administration effrayée lui demande de se mettre en congé.

D'autres « affaires » comme celle de Saint-Paul, dont sont victimes d'autres imprimeurs, montrent que ce n'est pas seulement l'homme qui est visé, mais une pédagogie qui prétend donner la parole aux enfants du peuple.

En 1935, naît l'Ecole de Vence.

Elise Freinet relate dans « Naissance d'une pédagogie populaire » (1), ces débuts difficiles et combien instructifs.

Les premières pages imprimées par les écoliers (sur des bulletins de vote car la mairie ne gaspille pas les deniers publics) ne provoquent pas l'enthousiasme des instituteurs.

« Un jour qu'il se rendait à Nice à une réunion syndicale, Freinet fit un choix de ses meilleures pages et les emporta dans sa poche, comme un paysan qui aurait cueilli les premiers fruits de l'arbre nouveau qu'il avait planté plein d'espoir...

... Timidement, il sortit ses chefs-d'œuvre, essaya d'en expliquer la réalité, et la valeur pédagogique. Mais déjà des mains avaient retourné les feuillets, et c'est sur les bulletins de vote que l'on fit de l'esprit et des jeux de mots. Charitable, une institutrice fit semblant de lire les petits textes avec attention, puis, levant les yeux avec une expression de pitié :

— Mon pauvre Freinet, vous ne ferez jamais rien de pratique !

Les autres, déjà, savouraient leur café... »

p. 29

Mais elles retiennent l'attention de H. Barbusse.

« Barbusse l'écouta avec cette concentration qui lui était particu-

(1) Editions de l'Ecole Moderne, Cannes.

lière. Il feuilleta longuement le modeste livret imprimé par les petits élèves de Bar-sur-Loup.

— **Oui, maintenant, tout doit venir d'en bas...**

Et sans hésitation, une fois encore, il mit les colonnes de CLARTE, à la disposition de Freinet. »

p. 30

Non, Freinet n'est pas « diplomate ». A-t-on idée de mettre en cause dans « Clarté », justement les manuels scolaires ! Qui rédige, qui édite ces livres obligatoires ? Qui paye ? Qui perçoit les droits d'auteurs. Les titres à l'emporte-pièce : « Plus de manuels » — « Plus de leçons », « Si la grammaire était inutile », ne frappent pas seulement l'imagination. Trop d'intérêts sont ici en jeu.

« Les manuels préparent la plupart du temps l'asservissement de l'enfant à l'adulte, et plus spécialement à la classe qui, par les programmes et les crédits dispose de l'enseignement...

... Même les manuels seraient-ils bons, il y aurait tout intérêt à en réduire le plus possible l'emploi. Car le manuel surtout employé dès l'enfance, contribue à inculquer « l'idolâtrie de l'écriture imprimée ». Le livre est bientôt un monde à part, quelque chose d'un peu divin, dont on hésite toujours à contester les assertions. « C'est dans le livre... ». Tandis qu'il serait désirable justement d'enseigner que le livre n'est qu'une pensée imprimée — comme toute pensée sujette à l'erreur — et qu'on doit pouvoir contredire comme on contredit quelqu'un qui parle.

Les manuels tuent ainsi tout sens critique : et c'est probablement à eux que nous devons ces générations de demi-illettrés qui croient, mot pour mot, tout ce que contient leur journal.

Et s'il en est ainsi, la guerre aux manuels est vraiment nécessaire.

« Mais les manuels asservissent aussi les maîtres ». Ils les habituent à distribuer uniformément, et durant des années, la matière incluse, sans se soucier si l'enfant peut se l'assimiler... ».

p. 35

Et après l'affaire de Saint-Paul on comprend la vive réaction du ministre à une délégation conduite par G. Péri :

« Présentés en bloc par Péri, nous nous asseyons, et sur l'invitation de M. de Monzie, Barne commence :

— M. le ministre, nous voudrions d'abord vous entretenir de l'affaire Freinet...

Dès ce mot, l'interpellé saute sur son siège, lève les bras au ciel, et hurle :

— Ah ! non ! vous n'allez pas encore m'em... avec cette co...-là »!
p. 222

Le livre d'Elise Freinet ne se limite pas aux anecdotes ; il donne un aperçu de la pédagogie préconisée par Freinet. Une étude plus sérieuse suppose la lecture des livres de Freinet (1).

C. Freinet : « Les dits de Mathieu » (Delachaux).

« Le Journal Scolaire » (Rossignol). « Les Méthodes naturelles » (Bourrelier).

« L'Education du travail, l'école moderne française, essai de psychologie sensible, méthode naturelle de dessin. »

Là encore Freinet commet une « faute » : il s'adresse directement aux instituteurs, sans passer par la voie hiérarchique légale. Il serait cruel d'insister ici sur le niveau de culture scientifique ; ou simplement d'information dispensée aux instituteurs ou aux professeurs en ce qui concerne les sciences de l'homme (ou même tout bonnement les méthodes pédagogiques).

Ce retard de « 30 ans » déploré par un grand maître de l'Université s'explique peut-être par la difficulté des communications. C'est que la route est longue dans la pyramide hiérarchique, d'une instituteur à un autre !

Enfermé dans sa classe, enfermé dans son rôle, l'instituteur attend les ordres : tout vient d'en haut, sous forme de directives plus ou moins déformées et opportunes. Mais ces directives d'où viennent-elles ? Il a fallu que l'attention d'un pédagogue soit attirée par un problème concret (dont il ne souffre pas) ou par une innovation. Or, un instituteur n'a pas qualité pour faire connaître une expérience. Seules ne peuvent être retenues que des expériences importantes : à l'échelle d'une école ou d'une circonscription.

Il a fallu que, encombrés de notions périmées, gênés par un vocabulaire inadéquat, des Importants arrivent à s'entendre sur des problèmes vécus par d'autres...

Contre le changement, l'Ecole est bien défendue.

Dans le royaume d'Ubu, Freinet n'avait aucune chance d'être « retenu ».

(1) En vente à la C E L, Cannes.

Il a parlé, dans son langage, à ses camarades et il a parfois été entendu. Un langage « a-scientifique » a-t-on dit.

Il est amusant de voir émerger, quarante ans plus tard, les idées toutes simples que Freinet tentait d'introduire dans le monde étonnant de la Pédagogie.

La médecine psychosomatique s'intéresse à la fatigue... Le surmenage n'est pas toujours lié au travail réel... Les travaux des neurologues ont éclairé les mécanismes des apprentissages. La distinction entre besoin et désir n'est pas claire pour tout le monde cependant...

Citons simplement, extraites des Dits de Mathieu, l'histoire du sac tyrolien et celle de la bicyclette.

... « Chargez d'un sac tyrolien, même léger, un enfant qui sera condamné à faire la ronde dans la cour ; vous aurez une punition de bagnard avec tout ce qu'elle comporte de souffrance et de rancœur ».

« Accrochez au dos d'un petit excursionniste, pour une sortie passionnante, un sac qui coupe les épaules, et vous verrez l'enfant partir gaiement, jaloux de sa charge d'homme. Il peinera, il souffrira physiquement bien plus qu'à faire la ronde du bagnard. Il aura peut-être l'épaule et les pieds meurtris, mais il n'en dira rien parce qu'il aura conscience que cette épreuve est une victoire qui le marque vraiment pour affronter la vie et l'intègre dans la vaillance des hommes de la montagne. »

Si on laissait aux pédagogues le soin exclusif d'initier les enfants à la manœuvre de la bicyclette, nous n'aurions pas beaucoup de cyclistes.

« Il faudrait, en effet, avant d'enfourcher son vélo, le connaître, n'est-ce pas, c'est élémentaire, détailler les pièces qui le composent et avoir fait avec succès de nombreux exercices sur les principes mécaniques de la transmission et de l'équilibre. Après, mais après seulement, l'enfant serait autorisé à monter à vélo.

« Mais les pédagogues auraient mis au point de bonnes bicyclettes d'étude, montées sur cales, tournant à vide et sur lesquelles l'enfant apprendrait sans risques, à se tenir en selle et à pédaler...

« Heureusement, les enfants découvrent dans un grenier un vieux vélo sans pneu, ni frein ; sans autre connaissance de règles ni de principes, ils saisissent la machine et vont atterrir contre un talus... Mais ils recommencent, obstinément... Ils savent rouler... »

Une étude critique de la pédagogie de Freinet est ici hors de propos. Disons que des classes existent qui utilisent et reconnaissent l'apport du maître d'école de Vence et parmi d'autres, celles qui ont servi de

base au livre « Vers une Pédagogie Institutionnelle » (1) dont nous vous extrayons ce passage.

« **L'apport de Freinet** est déterminant et reconnu.

C'est volontairement que nous utilisons des citations, que nous nous abstenons de prendre parti sur les « vérités » énoncées. La forme sous laquelle l'idée parvient à l'instituteur et détermine son action nous paraît avoir autant d'importance pratique que l'idée elle-même. Or, c'est cette influence des idées sur les classes et non les idées elles-mêmes que nous croyons utile d'indiquer.

Freinet, né en 1896, est instituteur de village. Il cherche d'abord chez les pédagogues genevois et dans les idées pédagogiques des années 1920, les principes de l'école active qui pourraient s'intégrer dans sa pauvre école de village.

Dès 1925, en faisant imprimer des textes libres dans le journal scolaire, puis en organisant la correspondance interscolaire, Freinet intègre la vie et l'intérêt de l'enfant dans l'activité scolaire. Technique éducative privilégiée à la fois manuelle et intellectuelle, le journal groupe les enfants autour d'une activité scolaire et enthousiasmante. « L'imprimerie a rétabli l'unité de la pensée et de l'activité enfantine », écrit Freinet en 1929. La correspondance centre la classe sur autre chose qu'elle-même, l'ouvre sur le monde, car il faut satisfaire la curiosité des correspondants. Et la coopération devient nécessaire à la réalisation d'œuvres communes, à la fois personnelles et collectives. Le triple aspect de liberté sur le plan de l'imaginaire, de soumission au réel et de socialisation, fait de la classe Freinet un milieu éducatif, riche de possibilités où les apprentissages de base se trouvent intégrés.

« Nous ne sommes pas des théoriciens, nous n'avons pas l'intention, ni l'outrecuidance de présenter nos créations comme totalement originales... indépendantes des efforts passés comme des courants de pensée et d'action contemporaine », dit Freinet.

Instituteur rural, il s'est toujours adressé à des instituteurs. Paysan méditerranéen enthousiaste et parfois poète, il exprime sa pensée sous forme d'images, de paraboles qui s'adressent autant à la sensibilité qu'à l'intelligence. On n'est pas surpris de constater que ses textes manquent parfois de clarté et de rigueur : techniques de travail, principes pédagogiques, philosophie de l'enfance, hypothèses psychologiques, jugements de valeur, opinions très personnelles s'y enchevêtrent et s'y superposent comme dans l'action quotidienne de l'éducateur.

Irritante pour le théoricien, sa pédagogie, issue de l'expérience quoti-

(1) Vers une Pédagogie Institutionnelle, F. OURY et A. VASQUEZ. Maspero éditeur.

dienne, est intelligible pour le praticien dans la même situation. Nous ne recherchons pas dans les textes ce qui est original et ce qu'il convient d'attribuer à d'autres auteurs. Nous nous contentons de signaler celles des lignes directrices attribuées à Freinet qui nous paraissent avoir une influence réelle sur les milieux scolaires étudiés.

I - « EMBRAYER SUR LA VIE » !

« La mécanique scolaire tourne rond mais à vide... elle n'est pas embrayée sur la complexe mécanique humaine ». Le « retournement pédagogique » de Freinet embraye sur « la vie » mais ce n'est pas seulement celle de l'enfant : s'y ajoute la vie du village, la cité où vit habituellement l'enfant, celle aussi des correspondants. On retrouverait Decroly.

Pour cela éviter la « scolastique »...

C'est-à-dire : « tout comportement, toute réaction, tout travail spécifique au milieu scolaire, s'aligner avant d'entrer, s'asseoir et croiser les bras, faire des devoirs et des exercices dont on ne comprend ni le sens, ni l'utilité. ».

... et utiliser l'acquis

« la marche et le langage parlé ont été acquis par des processus qui, même s'ils sont mal connus, se sont révélés efficaces et que Freinet désigne sous le nom de « méthode naturelle ».

Plutôt que d'imposer de nouvelles techniques d'apprentissage, Freinet veut utiliser ces processus, ces mécanismes déjà montés pour l'acquisition du langage écrit, du dessin, du calcul...

La psychologie de Freinet — sur laquelle nous ne formulons aucun jugement de valeur — a été critiquée, notamment l'application des apprentissages intellectuels par « expérience tâtonnée ». Les méthodes naturelles peu compatibles avec les programmes scolaires, sont utilisées partiellement chez les petits en lecture (une comparaison serait à faire avec les méthodes globales de Decroly ou Dottrens), chez les grands, en sciences (expériences libres), et en Perfectionnement surtout, en calcul.

Mais pour que le processus se déclanche et devienne observable, il est nécessaire de proposer et non d'imposer, des travaux susceptibles de provoquer une réaction globale d'activité.

D'où la double nécessité :

1° D'une motivation affective profonde :

« Si l'école ne respecte ni les besoins de création des enfants, ni les

exigences du milieu vécu par l'enfant, la pédagogie devient l'art de faire apprendre, de faire travailler, etc., de faire boire qui n'a pas soif. Vouée à l'échec, elle ne peut se passer de sanctions. »

Qui a l'expérience d'écoliers habitués à être commandés, d'enfants qui n'ont pas eu la possibilité d'agir et de s'exprimer, risque de prendre ce qu'il observe quotidiennement, pour une loi générale et de nier le besoin de sérieux et d'action que Freinet considère comme caractéristique de l'enfant.

2° Des situations génératrices de motivation :

Les pédagogues n'ont pas attendu Freinet pour utiliser les « motivations extérieures » et la situation scolaire classique décrite par K. Lewin utilise des motivations artificielles, récompenses ou sanctions, qui obligent à l'action sans toutefois provoquer une activité véritable.

Freinet a tendance à appeler « naturelles » des situations dont l'observateur voit la relativité sociale historique ou géographique. Cette remarque n'a qu'une importance secondaire pour l'instituteur avec des enfants dits normaux. Elle devient plus importante lorsqu'il s'agit d'enfants névrosés ou récemment immigrés, une analyse plus poussée des notions de motivation et de situation apparaît nécessaire aux maîtres qui ne partagent pas l'optimisme vitaliste de Freinet.

On retrouve l'opinion de thérapeutes : « Cette stagnation dans le complexe, tout autant que cette rigidité dans l'instinct tant qu'on les réfère aux seuls postulats de l'adaptation vitale..., on se condamne à en faire des énigmes, leur problème exige l'emploi de concepts plus riches, qui impose l'étude de la vie psychique ». Lacan.

La notion plus riche de complexe qui inclut les comportements instinctifs, les conditionnements familiaux et sociaux (et leur relativité sociologique) paraît être utilisée dans les classes.

La distinction que nous venons de faire entre motivation profonde interne et motivation extérieure immédiate devient alors arbitraire et peut-être est-il plus exact de parler de motivation intériorisée et de motivation actuelle.

Une nouvelle précision peut être apportée qui explique le caractère irrationnel de certaines motivations en faisant intervenir les notions de désir et de demande.

II — LA NOTION DE « VRAI TRAVAIL »

Commune à Freinet, Makarenko et à d'autres, remet en question l'utilité des devoirs, des leçons et surtout des exercices.

L'enfant, comme l'adulte, aime l'effort si cet effort a pour lui un sens précis, il imagine mal et se soucie peu des buts lointains que dépeignent parfois les pédagogues. Seules, les perspectives proches, les réussites qui se concrétisent en des œuvres palpables, l'intéressent profondément et provoquent activité et efforts.

Les habituelles controverses qui apposent travail et jeu, intérêt et effort, nous obligent à préciser que Freinet entend par travail l'activité libre, parfois pénible orientée vers un but connu, comparable à celle du paysan, de l'artisan, du sportif ou de l'artiste qui se différencie autant du travail-corrvée que subissent tant d'adultes, que du jeu gratuit, du divertissement que l'on tient ordinairement pour son antidote,

Nous avons volontairement négligé certains aspects de la pédagogie Freinet qui ne nous ont pas paru influencer sensiblement sur les classes observées. « Dans la classe, au départ, Freinet a montré l'importance du recours à la nature et a construit, en partie, sa pédagogie sur cette donnée. L'agglomération parisienne n'est guère favorable à ce recours. » G.T.E.

Cette confiance dans la nature et dans la vie prend, chez Freinet, une forme particulièrement véhémement. Cet optimisme vitaliste qui est un des charmes de sa personnalité, le conduit à condamner globalement la vie urbaine, à inclure dans sa pédagogie des options naturistes (diététique, opposition aux vaccinations).

D'autre part, en affirmant — et en montrant — que l'expression graphique, picturale ou manuscrite de l'enfant avait une valeur humaine authentique et originale, en faisant reconnaître socialement par des expositions ou simplement par le journal scolaire, l'existence des œuvres des enfants, Freinet contribuait à donner à l'enfant lui-même, une existence sociale.

On peut fort bien être sensible à la fraîcheur, à la spontanéité, au charme et à l'authenticité de l'enfant, sans pour cela vouer un culte à l'enfance, voire dans un souci artistique, cultiver l'infantilisme poétique et favoriser les régressions affectives. Les adorateurs du Petit Prince sont une des plaies des mouvements d'éducation nouvelle.

III — DE LA PRATIQUE A LA THEORIE

Négligeant peut-être la théorie implicite qui fait choisir telle forme de pédagogie, Freinet et ses continuateurs prennent la pratique pour point de départ : « loin de descendre de quelques projets imaginaires ou de théories pédagogiques, nos techniques montent exclusivement de la base, du travail même et de la vie des enfants dans nos classes rénovées. Nous ne vous dirons jamais : « Pratiquez la méthode du texte libre » mais « Procurez-vous un matériel d'imprimerie, vous

orienterez alors votre éducation vers les activités que ces outils permettent... » Freinet.

« C'est l'usage de l'instrument qui, à lui seul, doit placer le maître et les élèves dans l'état d'esprit requis » (Vuillet).

D'ordinaire, sitôt qu'il se trouve dans sa classe, l'instituteur se préoccupe à peu près uniquement de procédés empiriques et se soucie fort peu de la « philosophie » de son art, pas plus du reste, de la « science » pédagogique ou psychologique qu'il a pu acquérir et qui ne lui paraît guère plus utilisable. L'élaboration d'une théorie, à partir de la pratique empirique, nous permet d'accéder à une pratique scientifique, comblant ainsi le fossé qui s'élargit, semble-t-il, entre les généreuses professions de foi et la réalité scolaire.

Mais peut-être n'est-ce pas là le véritable apport de Freinet. Pourquoi suis-je en train d'écrire ? Pourquoi ce livre ? Pourquoi depuis 17 ans ces tentatives, ces conférences, ces articles, ces stages, cette lutte ? Pourquoi n'ai-je point suivi l'excellent conseil de M. le Directeur « Faites donc votre classe. Personne ne vous demande de vous occuper des enfants ».

Pourquoi ne suis-je pas, comme tant d'instituteurs, « périscolaire » ?

RENCONTRE

C'est à Cannes, au stage de 1949, que j'ai rencontré Freinet.

J'en avais grand besoin : Instituteur d'école caserne, conscient de mon impuissance et même parfois de ma nocivité, j'essayais depuis longtemps de faire de ma classe « autre chose ». J'essayais, je lisais aussi. Et les bavardages psychopédagogiques sur le bon maître qui sait... qui doit... avaient achevé de me démoraliser. Le copain, instructeur aux C.E.M.E.A. (1) avait-il raison : « on ne peut être à la fois homme et fonctionnaire : il faut choisir ? » J'ignorais à l'époque que la même définition vaut pour le fonctionnaire subalterne et le névrosé : « ça fonctionne mais le sujet est ailleurs ».

Je rencontrais Freinet, à la fois homme et instituteur (il n'était plus fonctionnaire), un technicien qui apportait des outils capables de transformer les rêveries pédagogiques en réalités quotidiennes, un lutteur aussi qui avait accepté le combat contre la pédagogie des bonnes intentions. Et autour de lui, l'Ecole Moderne, des instituteurs ruraux surtout, folkloriques parfois mais tellement vivants : des camarades qui, comme moi, refusaient de croire à leur inexistence.

(1) Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active.

J'avais 30 ans. Au lieu de changer DE métier, solution raisonnable, je décidais de changer LE métier. Entreprise folle : du petit fonctionnaire irresponsable allait-on faire un maître d'école, un maître-artisan, un maître de l'école ? Ce n'est pas tellement l'instituteur qui est en question, mais bien l'institution. Il suffisait, pour commencer, de sacrifier un mois de traitement pour acquérir un matériel insolite... Entreprise folle mais nécessaire : pas plus qu'ils ne peuvent faire des enfants, les robots administratifs ne feront jamais des hommes...

Or, Freinet propose des techniques qui permettent à l'écolier d'agir en enfant, au maître d'agir en homme, à l'école de jouer un rôle éducatif et même thérapeutique. Instituteur rural, il apporte des solutions aux problèmes que pose l'école de village...

Mais l'école urbaine existe : les enfants d'ouvriers, d'employés, sont-ils voués à la passivité et au conditionnement ? L'école caserne, milieu mortifère peut-elle tolérer l'implantation de « techniques de vie » ? Questions désagréables qui ne passionnaient guère les « ruraux », voix grinçante dans le chœur bucolique...

Qu'importe ! parmi tant de prudents, d'assis, de rassis, de couchés et de timorés, j'avais rencontré des hommes debout. Qu'on s'amuse, si l'on veut, de la candeur, des audaces, de la ferveur parfois étonnante des « frénétiques », on s'étonnera plus tard de l'in vraisemblable gaspillage d'énergie que constitue le non-emploi de la bonne volonté et de l'enthousiasme des éducateurs. Dans l'univers des instituteurs, « poussiéreux et bas de pafond », Freinet n'apporte pas que des techniques.

Si les exécutants commencent à réfléchir, à innover où allons-nous ? Si de simples instituteurs cherchent à comprendre ce qu'ils font, prennent conscience de leur rôle, où allons-nous ? Chacun à sa place. Que Freinet devienne, à présent, grand pédagogue inimitable et que tout rentre dans l'ordre ! Seulement, l'élan est donné : les instituteurs eux-aussi correspondent, se groupent, communiquent, échangent et, redevenus sujets de leur propre histoire, reprennent vie et espoir : ils ne sont plus isolés.

Cette lettre d'une stagiaire (Mlle Monnier, Stage Freinet de Tours 1960) institutrice dans une Ecole Nationale de Perfectionnement, a été adressée à son correspondant, un des organisateurs du stage parisien et publiée dans l'Educateur d'Ile-de-France (Nov. 1960), sous le titre :

ODE A LA CORRESPONDANCE

« Je ne sais comment vous remercier pour la promptitude avec laquelle vous venez à mon secours. Nous avons reçu tous vos envois : les Educateurs d'Ile-de-France que je n'ai pas encore eu le temps de lire

(me laissez-vous un temps de répit ? j'expédierai avec votre album-correspondance sur Lausanne...) le colis de textes, journaux, cahiers d'élèves qui me sont — ô combien précieux — et bien sûr reçu hier le paquet de lettres et de textes. Vous dire la joie de mes gosses, je n'ai pas de mots. Pensez, il y en a qui ne reçoivent jamais de courrier personnel ou 3 fois dans l'année alors... Pour cette première fois, nous n'avons pas fait autre chose de tout l'après-midi, échanges de lettres avec les copains, commentaires lecture des textes et la conclusion : « Ben y zon drôlement plus travaillé qu'nous. 3 textes ! Nous on n'en a qu'un seul ! ».

Car oui, c'est est fait, nous avons composé et imprimé (je vous envoie un spécimen que j'ai sous la main, j'enverrai les 17 feuilles avec les lettres mercredi). Qu'en pensez-vous ? Nous avons travaillé dessus depuis lundi. Vocabulaire, dictée, etc. Nous avons branché sur les compétitions de natation car un des Parisiens a passé un brevet à la piscine... Maintenant nous sommes en pleine olympiade. Ils sont accrochés c'est formidable. Mais voilà, ils n'ont pratiquement aucun document à apporter. Je n'ai pas de B. T. Je rapporte tout ce que j'ai mais...

Dites-moi ce que vous pensez de ce travail-là.

J'en reviens à l'imprimerie. Nous avons une presse à rouleau et des caractères corps 14. Vous demandiez des gros caractères pour votre C. P. cela ira-t-il quand même ?

Nous n'avons pas d'instruments pour faire des linos. J'ai voulu faire un essai au duplicateur... J'ai peur que l'alcool détrempe le texte et je trouve que ce n'est pas impeccable pour un journal.

— Comment faites-vous imprimer ? Par équipes ?

J'ai mis quatre gosses pour le tirage. Pour la composition c'est pénible...

— Que faites-vous des textes non élus qui ne passent pas dans le courrier ?

Quand et comment les corrigez-vous ?

J'ai tellement de choses à vous demander que je vais sûrement en oublier.

— Pourquoi sortez-vous votre journal deux fois par trimestre ? Dois-je imiter ? Faites-vous imprimer vos couvertures ? J'ai l'adresse d'un imprimeur qui fera ça et vendra du papier.

— Quels jours devons-nous envoyer lettres et questions collectives ?

— Voudriez-vous envoyer votre emploi du temps ?...

— Combien de fois imprimez-vous dans la semaine ?

Je trouve absolument formidable cet esprit d'équipe de l'Ecole Moderne. Ne pas se sentir tout seul. Mais j'ai eu de la chance de tomber sur vous comme correspondant. Les D... nous avaient raconté leur stage chez vous... J'ai rapporté de Tours des tas de bouquins, des B.E.N.P...

J'allais oublier de vous raconter ce qui s'est passé hier matin : la plus grande joie de ma courte carrière. Nous (les instituteurs) étions en retard d'un quart d'heure. J'arrive dans la cour. Les autres maîtres rassemblent leurs élèves. Moi, je ne vois aucun des miens. Quelqu'un me dit : « Ils sont montés à la sonnerie ». Je gravis quatre à quatre. J'écoute à la porte. Pas un bruit. Je frappe : « Entrez ». Chacun à sa place, un au bureau faisant lire les copains, des visages heureux, des yeux brillants. J'en avais les larmes aux yeux. Je les aurais tous embrassés si je ne m'étais retenue. Je crois qu'il n'y a rien à ajouter ! »

Est-ce à dire que tout est parfait, que la longue lutte pour une éducation nouvelle populaire est assurée d'un avenir ?

Nous n'avons jamais vu en Freinet un Dieu ou un Saint : un homme courageux que les luttes antérieures avaient marqué, façonné. Pour vaincre les résistances et imposer son point de vue à un monde sans pitié, il fallait une foi, une obstination, une intransigeance aussi, peu communes. Ces qualités qui avaient permis à Freinet de vaincre, l'ont-elles plus tard desservi ?

Il est difficile de dire si la direction patriarcale du mouvement, les excommunications de militants dynamiques suspectés d'hérésie, les décapitations successives du groupe parisien ont été des traits de génie ou des erreurs.

Il faut couper les branches mortes pour que l'arbre demeure en vie, disait on volontiers, cela évite les scissions. Les « branches mortes » avaient peut-être des choses à dire... Mais peut-on reprocher à Freinet plus qu'à d'autres une certaine méconnaissance de la vie des groupes ?

Il est normal et explicable que les mouvements d'avant-garde soient plus que d'autres exposés à de semblables mésaventures. Quand les conditions de vie sont difficiles, les tensions dans les groupes augmentent et il est peu probable qu'une pédagogie qui veut donner la parole à ceux qui ne l'ont pas, bénéficie de conditions favorables : à quelle demande de la société répond la pédagogie Freinet ?

Il est difficile de ne pas remarquer que les techniques Freinet, quand elles ne sont pas réduites à l'état de marotte pédagogique, portent en elles des germes que l'on peut juger dangereux.

Est-il sain de « donner la parole à l'enfant » à celui qui ne sait pas ? «... ces enfants auxquels on permet de croire que leur histoire, leur vie quotidienne à un sens, qu'elle mérite réflexion, comment voulez-

vous qu'ils ne soient pas progressivement transformés par cette prise de conscience ? Qu'ils apprennent à lire, écrire, qu'importe. En quittant l'école, ils n'auront plus envie de lire et ne rédigeront jamais, mais qu'ils soient capables de traduire correctement par la parole leur conviction, c'est cela qu'il faut éviter, de là vient tout le mal et vous le cultivez par le texte libre ».

«... Ne jamais les interroger, mais toujours les faire réciter ; ces pensées d'emprunt des manuels sont sans danger. Incomprises, elles seront vite oubliées. D'ailleurs la situation d'un élève qui doit réciter un long résumé est toujours humiliante : il sait qu'il va trébucher sur un mot, une tournure, tôt ou tard. Ainsi se conserve la modestie». (1)

Plus grave, nous ne leur donnons pas seulement le droit, mais les moyens de s'exprimer. De « lecteurs-forcés » de manuels, les écoliers deviennent écrivains, imprimeurs, éditeurs ; ils ne sont plus seulement « réceptacles », ils sont émetteurs. Ils acquièrent de la technique, apprennent à « alléger », à mentir par omission, ils font des montages de bandes magnétiques, pourquoi pas des films ? Ils apprennent qu'on peut dire, écrire, publier, montrer n'importe quoi, que tout est dans la manière. Est-il souhaitable d'apprendre à critiquer, à sélectionner les informations ? à se vacciner contre la propagande et la publicité ? Par la correspondance, ils apprennent à communiquer, à établir des réseaux...

S'ils ont le droit de bavarder en classe, au Conseil ils apprennent à parler ensemble, à contrôler ce qui se passe dans un groupe. Ne risquent-ils pas de se vacciner contre des techniques fort à la mode de « conduites de réunions ». « Heureusement, vos élèves ne seront jamais étudiants ou cadres... » disait un journaliste. Nous avons vu (chapitre II A 3 p) où pouvaient mener les enquêtes... Il n'est pas indécent que des débiles discutent sur le capital. « Qui Commande ? Qui est le Patron ? Qui Paie ? A qui Appartiennent les Machines ? D'où vient la valeur ajoutée aux pièces ? 1° Des Machines ; 2° Du Travail. Les Machines sont une richesse qui fabriquent de la richesse ».

Nous avons calculé la valeur de ce capital ; nous avons conclu que l'artisan tourneur était « A la fois Capitaliste, Patron, Directeur, Contremaître, Ouvrier et parfois Manœuvre ». (2).

La généralisation de telles méthodes mettant les enfants en prise directe avec les réalités sociales poserait un problème de choix politique. Plus encore, une Coopérative (véritable) entraîne les enfants non seulement à parler mais surtout à **agir en groupe**, à réaliser, à

(1) Extraits d'une lettre humoristique d'une institutrice de la Réunion, lettre publiée dans le Bulletin de liaison de l'Ecole Moderne de la Réunion, 1958, dans une brochure de l'Institut Parisien Ecole Moderne, 1959 et dans le livre de Copferman, « La Génération des Blousons Noirs ». (Ed. Maspéro).

(2) Extrait d'un journal scolaire.

prendre conscience de la force du groupe, à accepter les contraintes, à obéir.

Heureusement, le problème de généralisation de ces techniques ne se pose pas : il a été assez répété que la classe moderne est impossible en milieu urbain et que la seule solution raisonnable serait de construire les villes à la campagne. (D'intéressantes initiatives sont prises dans ce sens, qui viennent heureusement compenser celle du ramassage scolaire, classes vertes, etc...)

« Ces techniques, ça réveille drôlement les gosses » constate un psychiatre. Mais les enfants d'ouvriers ne sont que trop réveillés !... Personne n'a jamais préconisé de « technique d'éveil ». Si ce terme est proposé pour les Terminales pratiques ou les Perfectionnements, c'est qu'il s'avère nécessaire de réanimer. Il s'agit, en réalité, de Technique de Réveil.

« Pas trop et pas tous », tel semble être le mot d'ordre. « L'intelligence à la portée de tous : voilà l'ennemi. Certes, il nous faut des élèves intelligents, mais pas tant, une petite élite, une sélection : Les enfants des notables, des propriétaires, des fonctionnaires. Que ferions-nous des autres ? Des aigris, des révoltés, des communistes, bref des gens juste bons à vous faire couper les subventions... » (1)

Freinet apportait aux enfants de paysans une « nouvelle pédagogie populaire » : En 1933, il lui a été conseillé de faire valoir ses droits à la retraite. (Ainsi est née l'Ecole de Vence).

Les classes rurales sont en voie de disparition : Freinet n'est plus un « utopiste dangereux ». On parle, en haut lieu, de Saint-Freinet ».

Si, dans vingt ans, le milieu urbain a suffisamment évolué pour que cette Pédagogie Institutionnelle élaborée en 1966 apparaisse comme un non sens, peut-être rendra-t-on hommage aux novateurs courageux qui malgré les difficultés, que... ont su... etc...

Une pédagogie, qu'il s'agisse de techniques Freinet ou de Pédagogie Institutionnelle doit elle attendre pour être reconnue le moment où, les conditions ayant changé, elle devient inutilisable (2).

Fernand OURY

(1) Lettre déjà citée page précédente.

(2) Vers une Pédagogie Institutionnelle. (F. OURY et A. VASQUEZ. MASPERO éditeur).